

VIII. JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDI 17. MARS M. DC. LXXXI.

SACRUM ANTIOCHENUM CONCILIUM

pro Arianorum Conciliabulo passim habitum, nunc vero primum ex omni Antiquitate auctoritati suæ restitutum operâ ac studio D. Emanuelis à Schelstrate. S. T. D. Eccl. Ant. Can. & Cant. In-4. Antuerpiæ. Et se trouve à Paris chez François Muguet & Antoine Dezallier. 1681.

ON avoit crû jusqu'ici parmi presque tous les Sçavans, que le Concile d'Antioche avoit été convoqué par certains Evêques Eusebiens, environ le milieu du quatrième Siecle, pour éviter le jugement du Pape Jules I. & éluder la condamnation du Concile convoqué contre eux à Rome par ce Pape. Cet Auteur prétend aujourd'hui détruire cette erreur dans cet Ouvrage, & rendre par conséquent à ce Concile toute l'autorité qui lui est dûë, en lui attirant le respect & la vénération qu'ont eu autrefois pour ses Canons les Souverains Pontifes, plus de 1400. Evêques en divers Conciles d'Italie, de Germanie, des Gaules, d'Espagne, de Flandres, & enfin l'Eglise Universelle assemblée dans le Concile de Calcedoine.

Pour cet effet il fait voir. 1. Que ce Concile ne fut pas seulement composé d'Evêques Eusebiens, mais que parmi quarante de ce parti, il s'en trouva cinquante Orthodoxes, entre lesquels Jacques de Nizibe & Paul Evêque de Néocesarée furent célèbres par la sainteté de leur vie & par plusieurs miracles. 2. Que ce ne fut point la crainte du Pape Jules, ni de la condamnation du Concile de Rome, qui fit assembler ces Evêques Ariens, puisque le Concile d'Antioche étoit déjà terminé avant que ces Evêques eussent pû apprendre des nouvelles de celui que le Pape Jules convoqua ensuite à Rome pour les condamner. Et enfin que ce fut à la seule occasion de la Dédicace de l'Eglise d'Antioche, que selon la coutume (qui s'observoit en ce tems-là dans ces sortes de cérémonies, où tous les Evêques du Pays ne manquoient pas de se trouver) tous les Prélats de cette contrée, tant du parti Catholique que de celui des Eusebiens, s'assemblerent en cette Ville jusqu'au nombre de 90. & comme cette assemblée

1681.

H

se trouva considerable, cela la porta à demander à l'Empereur Constance la permission de former un Concile.

Comme il y a plusieurs autres choses importantes touchant ce Concile, cet Auteur tâche de les débrouiller avec toute la netteté possible : ainsi sur les quatre Formules de Foi qu'on a coutume de mettre dans les Notes sur ce Concile, & qui ne donnent pas peu d'embarras, après avoir montré que la première & la quatrième furent composées par les seuls Evêques Eusebiens ; la première avant la convocation du Concile pour se justifier sur ce qu'on les accusoit d'être d'intelligence avec Arius, & l'autre quelques mois après la fin du Concile, il prouve que la seconde fut composée par Lucien Martyr, environ trente ans avant qu'Arius se déclarât sur son herésie ; & qu'ainsi il ne faut pas s'étonner si dans ces trois Formules de Foi il n'est pas parlé de la Consubstantialité du Verbe, puisque l'une fut faite long-tems avant qu'on eût agité cette question, & que les deux autres avoient été composées par des gens d'un parti, dont l'intérêt demandoit de cacher & de déguiser leurs véritables sentimens.

Pour ce qui est de la troisième Formule, dont il semble que le Concile d'Antioche devoit dire quelque chose, puisqu'elle avoit été dressée après la dispute qui s'éleva sur le mot de Consubstantiel, il fait voir que ce reproche n'est pas moins injuste qu'il est ancien, & que saint Hilaire Evêque de Poitiers justifie assez sur ce fait la conduite de ce Concile, en disant que ces Evêques ne le formerent pas pour combattre l'herésie d'Arius, pour laquelle personne ne s'étoit encore déclaré publiquement, mais pour condamner les erreurs dont on soupçonnoit avec justice un Evêque qui se trouvoit à cette assemblée.

C'est encore-là un des points des plus embrouillés qu'il y ait au sujet de ce Concile. Baronius croit que cet Evêque étoit Gregoire d'Alexandrie ; mais comme il est sûr, au rapport de saint Hilaire, que ce Gregoire n'étoit pas encore Evêque de cette Ville, lorsque cette Formule fut composée, cet Auteur avance avec plus de vraisemblance (ce qu'il prétend avoir découvert le premier) que cet Evêque fut Marcel Métropolitain d'Ancyre, lequel ayant été accusé de l'herésie de Sabellius dans un Synode de Constantinople, fut condamné à Antioche pour en avoir voulu renouveler la question, de laquelle condamnation il appella à Rome au jugement du Pape Jules, & cela même ne servit qu'à faire voir ses déguisemens, & à découvrir les véritables sentimens dans lesquels il étoit engagé.

Après cela cet Auteur vient aux Canons de ce Concile, dressez par ces 90. Evêques, tant Orthodoxes qu'Eusebiens. Il fait remarquer la difference qu'il y a de ces Canons avec les Decrets que ces quarante derniers Evêques, complices & sectateurs d'Arius, dressez & produisirent frauduleusement avec la condamnation de saint Athanase, sous le nom du Synode d'Antioche, & il montre que c'est cette assemblée de ces quarante Evêques, avec les Decrets qui y furent dressez, que le Pape Jules, saint Chrysostome & Innocent I. condamnent avec tant de justice, & non pas le Concile d'Antioche, où les Eusebiens d'accord avec les Catholiques firent ces beaux Canons au nombre de vingt-cinq, qui nous confirment & nous assurent si fort l'antiquité & la validité des Sacremens de l'Eucharistie & de la Pénitence. Et à l'occasion de ces Canons cet Auteur fait plusieurs belles Remarques, entre autres sur la Confession auriculaire & la Pénitence perpétuelle, qui étoit en vigueur dans l'Eglise du tems de Tertullien, & à laquelle il dit que donna occasion la ferveur de quelques particuliers, qui s'imposoient pour leurs pechez des pénitences qu'ils continuoient jusqu'à la fin de leur vie.

MEMOIRES PARTICULIERS TOUCHANT
le mariage de Charles II. Roi d'Espagne, avec la Princesse Marie Louise d'Orleans. in-12. A Paris chez Claude Barbin.

PArmi les autres particularitez dont cet Auteur a rempli ces memoires, & dont il prétend que quelques-unes ont été tout-à-fait inconnues, & les autres mal sçûes; la plus considerable est sans doute celle qui regarde la personne qui a fait ce mariage. Toute la terre l'avoit attribué à D. Jean d'Autriche. On trouve ici quelque chose de bien éloigné de cela, puisque cet Auteur assure que c'est au soin du seul Duc de Medina Celi que la gloire en est dûe, & il dit que D. Jean d'Autriche en fut si surpris à la premiere nouvelle que le Roi d'Espagne lui en donna, qu'il en tomba dans un chagrin qu'on croit l'avoir mené au tombeau. On jugera par cette particularité de toutes les autres, dont ce petit ouvrage peut être enrichi.

OBSERVATIONS SUR LES FIEVRES ET
les Febrifuges. In-12. A Lyon. Et se trouvent à Paris chez C. Blageart. 1681.

JAmis on n'a tant parlé de Febrifuges que depuis que le Medecin Anglois a fait avec le sien des cures si surprenantes. M.

H ij

Spon examine dans cet ouvrage tout ce à quoi l'on a coutume de donner ce nom. Pour le faire avec méthode, il explique parmi plusieurs autres questions qui regardent les Fièvres, leur nature, leurs causes, leur retour réglé, leurs accidens & leur guérison.

Il établit avec les plus sçavans Modernes la nature des Fièvres dans une agitation extraordinaire de la masse du sang qui trouble l'œconomie du corps humain : & parmi les autres causes qui produisent cette agitation, il met pour la plus ordinaire un levain ou chyle trop aigri, qui étant introduit dans le sang y produit cette agitation & ce mouvement extraordinaire qui cause différens effets.

Il donne plus d'une preuve de ce sentiment, & là dessus il rapporte plusieurs choses curieuses, comme ce que les Naturalistes disent des Lions & des Chevres qui ont tous les jours la fièvre, si on les en croit, ce que Pline écrit d'un certain Caius Méceas, qui eut continuellement la fièvre pendant qu'il vécut, & qui ne dormit pas un moment les trois dernières années de sa vie, & enfin ce que le même Pline ajoute de plusieurs femmes de qualité, qui pour s'être accoutumées à manger tous les matins du Cerf, ont été long-tems exemptes de fièvre, parce que ces sortes d'animaux n'en ont jamais, leur temperamment froid & sec empêchant que leur sang ne soit propre à fermenter.

Il explique le retour réglé des fièvres par la proportion égale des alimens que l'on prend, & du chyle qui se fait. Il dit qu'une des principales raisons pourquoi les fièvres sont plus fréquentes & plus opiniâtres en Automne que dans les autres saisons, c'est parce que l'Été qui a précédé a rendu le sang trop inflammable & plus susceptible de fièvre : outre que l'inégalité de la saison aide beaucoup à corrompre le chyle. Il prétend que les Mélancholiques qui abondent en humeurs acides sont moins sujets aux fièvres que les autres, parce que la masse du sang étant infectée de cette acidité & peu propre à fermenter le chyle quoiqu'il s'aigrisse souvent dans leur estomac, n'excite pourtant aucune fièvre, se trouvant de la même nature avec le sang. Il confirme sa pensée par un exemple terrible d'un Danois, qui par un effort de mélancholie s'étant fracassé tout le corps en se jettant d'un second étage dans la rue n'eut jamais de fièvre pendant tout le tems qu'on le traita.

Après plusieurs autres questions de cette nature sur les fièvres, il vient aux Febrifuges, & il examine entre autres choses si une

grande abstinence peut guerir la fièvre, si la saignée & les vomitifs sont Febrifuges, si l'ivresse, la peur & les remedes qu'on applique sur le poignet guérissent effectivement les fièvres &c. Il répond au premier que c'est le remede ordinaire des Grecs, qui demeurent des quatre ou cinq jours sans manger, ni prendre de boüillons, se contentant de boire seulement de l'eau, dans laquelle on a pilé quelques amendes, mais que cet exemple n'est pourtant pas à imiter dans nos climats. Que la saignée n'est Febrifuge que dans la fièvre, qui vient de quelque cause extérieure, comme l'exercice, le soleil, le vin, la colere. Que les vomitifs ne le sont non plus que par accident. Que l'ivresse & la peur ne peuvent pas passer pour Febrifuges, quoiqu'il se trouve des gens gueris quelquefois par leur moyen. Que les remedes qu'on applique sur le poignet ne guérissent que parce qu'ordinairement on les applique après qu'on a essayé tous les autres, qui ont à demi gueris le malade. Il explique ainsi plusieurs autres questions qu'il propose, & il finit en disant, qu'il est bon de ne rien négliger sur cette matiere, & d'expérimenter même les remedes qui paroissent extravagans, comme ce que quelques Ecrivains ont avancé du foye de Lievre ou de Chat, qui séchez au Four & bûs avec du vin guerissent la fièvre, ce qui semble ridicule, & qu'on a cependant raison de croire Febrifuges, &c.

PETRI FRANCII ENCOMIUM GALLI
Gallinacei. In-4. Amstelodami. 1680.

Puisqu'il se trouve bien des Auteurs assez prodigues de loüanges pour en donner à la goutte, à la fièvre & à la peste même, on peut bien pardonner à celui-ci toutes celles qu'il donne au Coq, à moins qu'on ne voulût pas lui faire grace sur la longueur de cet éloge dans lequel il a voulu faire paroître son sçavoir & son éloquence.

DISSERTATION SUR LES COMETES.
*à M. le Procureur General du Grand Conseil, par M. Malleme
de Messange. A Paris chez Jean Cuffon. 1681.*

Après que M. de Messange a rapporté dans le commencement de sa Dissertation les divers sentimens des Philosophes & du Peuple même sur la nature des Cometes, & qu'il les a réfutés en peu de mots, il établit une hypothese nouvelle qu'il avoit déjà proposée en abrégé sur cette matiere dans le Traité Physique qu'il mit au jour en 1679. sur son nouveau système du monde.

Cette hypothese est extrêmement simple, & rend raison des Phénomènes par son exacte Mécanique avec beaucoup de facilité. Cet Auteur rapporte un grand nombre de ces Phénomènes, qu'il explique tous ensuite par un seul principe, qui n'est autre chose qu'un air épais, dont il prétend que la Comete doit nécessairement être environnée, puisque c'est un corps solide, qui tourne sur son propre centre, & qui ne differe de la Planete que nous habitons, qu'en ce que la Comete est beaucoup plus grosse & roule dans les extrémités des grands tourbillons du monde.

Sur ce principe il explique au long tout ce qu'on peut désirer sur la barbe, la queuë & la chevelure des Cometes, sans qu'on en puisse inferer autant pour les autres planetes de notre tourbillon, à cause que l'air dont elles sont environnées est beaucoup moins grossier que celui qui doit environner les Cometes. Il répond ensuite par plusieurs raisonnemens, & par quantité d'expériences aux objections qu'on peut lui faire. Il parle aussi des effets des Cometes, & réfutant les deux extrémités de ceux qui croient qu'elles font mourir les Princes & renversent les Etats, & de ceux qui croient qu'elles n'ont aucun effet, il tient un milieu entre ces deux partis; & du même principe par lequel il vient de rendre raison des Phénomènes, il conclut qu'elles peuvent véritablement avoir des effets naturels & des influences Physiques.

NOUVEAUX ELEMENS DE GEOMETRIE

abregés par des méthodes particulieres en moins de 50. Propositions, par le P. M. Morgues de la Comp. de Jesus. In-12. A Toulouse, & se trouvent à Paris chez Sim. Benard & Gabriel Martin.

LA méthode avec laquelle cet Auteur tâche de renfermer toute la théorie des plans & des solides qui se trouve dans Euclide, & même quelque chose de plus, en moins de cinquante propositions, est véritablement nouvelle; car sans se jeter dans l'Algebre, comme on l'a vû en d'autres Elemens qu'on nous a donnés, ou sans negliger trop scrupuleusement le secours que l'on peut tirer de quelques Figures pour éclaircir les autres, comme a fait le Pere Pârdies, après avoir cherché avec soin l'ordre le plus naturel de la dépendance que les propositions ont les unes des autres, il tire ses démonstrations de leurs véritables principes. Mais ce qu'il estime le plus dans cet ouvrage est la voye de la réduction à l'impossible qu'il prétend être le premier

qui l'employe pour les proportions, & la méthode des indivisibles pour expliquer parfaitement tout ce qui regarde la connoissances des solides & des plans. M. de Fermat avoit eu autrefois le dessein de faire quelque chose là-dessus ; ce que cet Auteur nous en donne ici nous fait moins regretter ce que nous aurions pû apprendre de ce grand homme.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ECRITE DE LYON

à l'Auteur du Journal, par M. Panthot D. M. Aggrégé au College de Lyon, contenant une observation de Medecine, & conçue en ces termes.

ON a executé ici un homme il y a quelques jours dans lequel on n'a trouvé qu'un seul rein couché sur la dernière vertebre des lombes, recevant le nombre des veines, d'arteres & des autres vaisseaux qui sont necessaires au transport & à la transcolation des sérosités en cette partie.

Il y avoit deux bassins dans ce même rein, un de chaque côté, deux ureteres, tous les conduits & les vaisseaux qui aboutissent à la vessie & aux parties genitales.

On sçait assez à quel usage la nature a fait certaines parties doubles, & que quand elle se réduit à une seule par quelque défaut de conformation, cette partie a autant de force & de vigueur que les deux ensemble, quoiqu'il y ait moins de sûreté pour les fonctions de la vie, parce que s'il arrive que cette partie qui est seule soit bouchée, le péril est plus grand & l'espoir moindre, la nature ne pouvant être soulagée par le secours de la double ou de la semblable, qui puisse suppléer au défaut de celle qui est malade.

Quoique cette observation soit assez commune, la nature faisant voir assez souvent de pareilles choses, nous avons bien voulu la rapporter ici, puisqu'on ne scauroit trop connoître ce qui se passe dans le corps humain. Elle a été faite en présence de M. Panthot par M. Obernon Maître Chirurgien Juré de Lyon fort habile Anatomiste. Nous n'y ajoutons pas la figure, parce qu'on peut aisément comprendre tout ce qui est dit ici par celles que nous avons données ailleurs de cette même partie.

NOUVEAUTEZ DE LA QUINZAINÉ,

tant pour les Arts que pour les Sciences.

R. P. Alexandre Ord. Præd. Doct. Sorb. Sæculum 8. A Paris chez Antoine Dezallier.



Le sieur Louis Billaine Libraire de Paris, fait imprimer le Catalogue general de ses Livres, qu'il divise par milliers d'article. Le premier millier est imprimé, & se distribue gratis dans son Magasin, rue & proche l'Eglise des Mathurins.

L'Art de respirer sous l'eau, & le moyen d'entretenir pendant un tems considerable la flamme enfermée dans un petit lieu, par M. de Hautefeuille.

C'est par le moyen de deux machines dont nous parlerons bien-tôt dans le Journal.

Poësies & pensées Chrétiennes, par M. l'Abbé Gouffault, Licencié de la Maison de Sorbonne, & ci-devant Conf. du P. in-12. A Paris chez Gabriel Quinet.

IX. JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDI 24. MARS M. DC. LXXXI.

TRAITE' HISTORIQUE ET MEDICO-
Physique, touchant les enfans nouveaux nez. 1681.

IL y a long-tems que nous n'avons point donné de Journal entier de Physique. Celui-ci est d'autant plus curieux qu'il renferme une matiere importante, dont nous avons déjà parlé quelquefois, mais qu'on n'avoit pas encore assez bien examinée.

Après la découverte que l'on a faite dans ce siècle du trou ovalaire que la nature forme dans le cœur du fœtus pour la circulation du sang, tandis qu'il est enfermée dans le sein de la mere, & qui se ferme dès que l'enfant a vû le jour & qu'il a pris l'air, parce que la circulation se peut alors faire plus aisément & plus commodément par les poulmons: & après les trois manieres, dont Dusingio estime que ce même fœtus est nourri, sçavoir par l'habitude du corps, par les vaisseaux umbilicaux, qui ne lui apportent pas du sang comme on l'avoit crû jusqu'à présent, mais du chyle, qui des veines lactées de la mere est porté dans le placenta, & de-là passe dans les vaisseaux umbilicaux de l'enfant, & enfin par la bouche, ce que ce sçavant homme prouve entre autres raisons, parce que l'on trouve presque toujours dans son estomach une matiere semblable à du chyle, & qui ne differe point de l'humour alimentaire enfermée dans l'amnios & le chorion; après
toutes